DÉRACINÉS.

I

Quand Vernlot eut lu le " sanbrot " et repoussé l'assiette, Mariette, sa femme, lui dit :

—La petite veut aller à Paris.

—Elle n'est pourtant que de trop à la maison, riposta le payeau : voici la dénoisillage et il ne manquera pas de chaume pour les rouets, cet hiver.

—Sans doute, insista, la mère, et je ne veux point chasser Léontine, mais il faut bien convenir qu'elle gagnera mal sa vie en restant au village.... Puis, après toutes ces histoires, je comprends qu'elle veuille s'éloigner.... A la ville, elle oubliera et, peut être, ramassera-t-elle quelques sous.

—Enfin ! dit Vernlot, Paris, c'est comme l'Amérique, il ne suffit pas d'y aller pour faire fortune. Quant à changer un peu ses idées, si elle consentait à travailler ferme tout ça lui passerait ; elle n'est pas la première à qui l'on ait manqué de parole ... D'ailleurs, si elle avait écouté ses vieux....

La porte s'ouvrit et Léontine portant à plein bras un fagot, qui racla les murs du corridor et accrocha la lampe, entra dans la cabine avec le tison. Il le dit les branches, les mena sous la cheminée, replia sur la marmite de fonte dont la vapeur faisait chanter le couvercle.

La clarté rouge découpa en trou la jeune fille, sa cotte plate, son caraco, son foulard de tête bord de cheveux.

Léontine était grande, une certaine maigreur l'allongeait encore.

—C'est vrai, bon Dieu ! qu'elle a fondu, murmura Vernlot.

La mère qui taillait la soupe regarda son mari et elle voulait dire : " Vous ne remarquez rien, vous autres les hommes.

Oui, Léontine Vernlot s'avait fondu " Les premières déceptions d'amour vous touchent en pleine vie. Ils sont si rares, après vingt ans, les yeux qui reflètent claire, les yeux qui croient.

Brune, un peu de rougeur sous le hâle des jours, des lèvres presque fortes, le menton carré, des yeux noirs très doux, pelucheux, des yeux de sultane, grande et bien prise, Léontine Vernlot était naguère la plus jolie fille de Luzier. Elle ne manquait point de galants et nulle, à vrai dire, ne dansait mieux la " sautière " ou le " mi-tour. " Elle savait encore panser le bétail, faire et coudre, et, le mouchoir sur la nuque, couper le blé, en août, au rythme des faucilles et des complaintes.

Les vieilles qui font virer leur fuseau sous l'auvent parlaient d'elle avec estime en songeant à leur petit-fils.

Léontine n'avait encore choisi personne lorsque Marcelin Buguet revint du régiment.

Buguétou, comme on disait à Luzier, avait été dans la musique à Toulouse. C'était un gaillard râblé, les moustaches en croc, et qui savait parler aux filles. Il ramena l'entrain au village où l'on s'ennuyait un peu. Son piston, le soir, envoyait des valses et des bourrées à toutes les fenêtres et il fallait bien que les mères, malgré leurs genoux fatigués et les reprises à faire, emmenassent leurs filles dans le chai de Granat où l'on dansait sous les pieds de tabac pendus aux solives.

Buguétou était l'enfant gâté. Comme Luzier ne possédait pas d'autre musicien et que le jeune homme ne voulait pas laisser passer son tour, il lui arrivait de jouer d'une main (avec quelques couacs qui faisaient rire) tandis que de l'autre, il dirigeait sa danseuse.

Cent mètres environ séparaient le chai de la maison de Vernlot. Les soirs de lune, Mariette ne se dérangeait pas souvent pour accompagner sa fille et Buguétou se chargeait de reconduire Léontine.

Après la fièvre de la danse, ils rentraient par la route bleue que déchiquetait l'ombre des tiges pointues. Un chien aboyait. Il y avait une querelle dans un ménage. Un dernier couple chantait au loin.

Puis, c'était le silence où l'on entend battre le cœur, la solitude qui fait se resserrer l'étreinte. Léontine et Buguet se fiancèrent.

Il n'y eut que Vernlot qui ne fut pas content : les frelinquets ne lui inspiraient pas confiance. Vernlot était du vieux paysan ; il avait mené sa vie âpre, droite, comme un sillon dans une terre ingrate ; il lui déplaisait de voir Buguétou entrer en ménage avec une ritournelle au bout de son piston.

L'avenir, par malheur, ne devait pas donner tort au vieux. Rappelé à Toulouse par un camarade de régiment, Buguet s'en alla pour ne plus revenir.

Il était parti joyeux, avec le désir et l'espoir d'arranger, de préparer sa vie pour que Léontine fut heureuse. On lui offrait un emploi à l'orchestre des Variétés, où, depuis longtemps, il rêvait de n'être plus asservi à la terre.

Léontine déclara qu'elle attendrait : elle serait une dame, une femme d'artiste. L'aventure fit bien des jaloux.

Mais lorsque, au bout de six mois, on vit que Buguet oubliait son village et sa fiancée, de vieilles gens frappèrent chez Vernlot, pour donner conseil à la famille de hâter les choses ou de rompre....

De nouveaux galants s'enhardirent autour de Léontine, mais elle n'en voulut entendre aucun.

Un soir, le tailleur sut, par une lettre de Toulouse, que Buguet—ce diable de Buguétou—avait plus ou moins épousé une jolie figurante du théâtre des Variétés. Buguétou, d'ailleurs, était maintenant premier piston : il ferait son chemin.

La nouvelle alla de porte en porte. Elle entra dans les maisons avec les commères, avec le sac du contrebandier qui vend des allumettes et du tabac à priser. Une voisine l'apprit à Léontine en plein lavoir.

—Tu le savais bien, n'est ce pas ! dit l'amie.

—Il me l'avait écrit depuis trois mois, répliqua Léontine ; il y a longtemps que nous ne pensons plus l'un à l'autre. Mais... il faut bien laisser dire les gens.

Elle était blanche, raide ! elle tordait son linge durement comme sa douleur. Elle disposa son " savounage " dans la corbeille d'osier, qu'elle mit d'un coup de reiu sur sa tête ; alors, très droite et souriant à toutes, elle gravit le sentier, gagna la route, atteignit la maison. Là elle laissa tomber sa corbeille et deux heures durant elle avait sangloté.

Ses parents seuls connurent son désespoir. Fière et forte, Léontine cachait à tous les autres, le deuil, le déchirement continu de son cœur, et c'est cette souffrance, cette atroce contrainte qui la consumait, la " fondait " comme disait Vernlot.

Il avait repassé tout cela dans sa cervelle, le paysan, tandis que sa fille veillait au feu, décrochait la marmite fumante, dans un grand cliquetis de crémaillères noircies.

—Parait que tu veux aller voir la grand'ville : moi, je n'y mets pas opposition, mais trouveras-tu quelque honnête place ?

—M. Cardes, l'avocat qui vient toi tous les ans, m'a fait demander....

—En ce cas, à ton aise, petite

II

Paris, mais ce fut une joie quotidienne pour Léontine. Ses maîtres habitaient près des Arènes. Tous les matins elle allait aux provisions dans la rue Monge ; elle connut vite le boucher, l'épicier, la fruitière. Tous ces fournisseurs étaient accueillants et gracieux. Au village, quand on allait chez la sourde acheter le café où la morue, la porte tintait une demi-heure avant que la vieille hargneuse, les sandales traînantes n'apparût....

Après midi Léontine menait les enfants, Raoul et Marie, au Jardin des Plantes ou au Luxembourg. Au Muséum c'était les bêtes, toute l'arche de Noé ; au Luxembourg, la musique et guignol.

Les vieux, à Luzier, étaient contents.

—Une bien belle ville, Paris, disait Mariette, et de bons maîtres le monsieur et la dame.

—Alors, elle est satisfaite, la Léontine ?

—Elle ne veut plus revenir, je vous dis.

—Et les gages ?

—Des cinquante francs par mois sans compter les cadeaux et étrennes.... Et le chocolat tous les matins.

—Est-ce possible !.... Il n'y a que Paris. Quand partirons-nous, nous autres ?

Et des vieilles, le chapelet aux doigts, s'en allaient courbées sous l'angélus et les regrets.

Elles aussi avaient été jeunes, jolies. Des amoureux autour d'elles avaient tourné. Mais elles n'avaient pas su quitter leur village ; elles déplorant maintenant leur vie manquée....

...Léontine, en tablier blanc causait chez la crémière lorsque, devant la loge du concierge, elle rencontra le facteur.

—Par ma foi ! c'est Léontine Vernlot.

—Ah ça, vous me connaissez donc, vous ?

—Parbleu ! je vous porte les lettres.

—Sans doute, mais....

—Regardez-moi bien.

—Attendez !.... Jean Truffier du mas de Garic !

(Le mas de Garic est à neuf kilomètres de Luzier, sur la hauteur.)

Après ces exclamations, les jeunes gens se serrèrent la main et sortirent.

Voilà. Truffier habitait Paris depuis tantôt six ans. Ancien sergent major, en distribution faite, il tenait une comptabilité assez importante dans la rue Monge. Ça marchait. Ni grêle, ni gelée.

—Marié ! demanda Léontine.

—Pas encore ; les Parisiennes ont la taille trop fine. Mais vous, continua-t-il, il me semble qu'on m'avait dit....

—Que j'avais failli commettre une sottise ! .... Oui, mais c'est tout.

—Allons ! dit le facteur en s'arrêtant devant une porte.

Puis il reprit :

—Avez-vous des libertés ?

—Oui, ils sont très gentils, les patrons.

—Alors, nous pourrons nous revoir !

—Sans doute.

—Où allez-vous promener les petits ?

—Bien, ça dépend.... Au Jardin des Plantes.

—Au revoir, Léontine.

—Au revoir, Truffier.

II

C'est ce qui lui manquait jusqu'ici, à Léontine, dans ce Paris immense, broyant et divers où sa douleur s'était perdue : un ami, un compatriote qui ne fût point tout à fait de son village et ne l'embarrassât point de son veuve trop pleine mais qui pût cependant, comme elle, les horizons et les visages familiers.

Ils se retrouvèrent sous les ormes du Jardin des Plantes. Tout en cheminant, tandis que les enfants jouaient dans les allées, Truffier, qui avait gardé une âme rustique, toisait les troncs, évaluait les bénéfices d'une coupe réglée, comparait l'arbre de Jessen à l'antique Sully de son village.

Léontine se montrait fière d'avoir pour compagnon un jeune homme en uniforme et qui était vite devenu l'ami des enfants.

—Si vous disiez la moindre chose à madame, recommandait Léontine à Raoul, M. Jean ne viendrait plus avec nous.

—Nous ne dirons rien Léontine.

...Un jour de novembre, l'air était doux ; les marchandes de fleurs portaient de pleines voitures de violettes et de chrysanthèmes, et il y avait du soleil jusque dans les rotondes de la rue Monge.

—Vous ne devez rentrer qu'à sept heures, n'avez-vous dit demandé Truffier.

—Oui, dit Léontine. Le dîner est à huit, ce soir, à cause de monsieur qui chasse en Bourgogne. J'ai un poulet froid, du foie gras ; je ferait une omelette ....il reste du dessert de ce matin....Bon. Nous pourrons très bien rester dehors jusqu'à la dernière limite.

—Eh bien, allons à Saint Cloud.

Ce fut une navigation, un grand voyage. Elle portait un corsage clair. Un aveugle près du débarcadère chantait le "Temps des cerises." On lui donna deux sous.

Puis, ils errèrent dans le parc. Ils n'avaient jamais été si libres, si heureux.

Bientôt, ils se trouvèrent seuls. Pas un souffle de vent : une impression de silence, de vide....

Ils se regardèrent ; il leur sembla qu'ils étaient dans un bois de leur pays.

—Plus je vous vois, dit Truffier, plus je vous estime, Léontine....Vous connaissez ma famille, je connais la vôtre....

Elle rougit un peu.

—Faites-moi un "peut-on", allez ! Jean, dit-elle.

Ils s'en allèrent dans les jonchées d'automne que le soleil enflammait. Les arbres leur tendaient leurs dernières feuilles comme une aumône d'or. Tout ce soir était beau c'était une vision de rêve, un pur moment d'amour.

Au retour, ils durent rester sur le pont, à l'avant. Léontine frissonnait.

—Vous n'auriez pas dû oublier votre écharpe, dit Jean contrarié.

Des lumières frétillaient dans la masse grise de la brume ; le bateau coupait une eau magique d'ombre et de clarté.

IV

—Madame, disait le facteur Jean Truffier, si je prends la liberté de vous demander de ses nouvelles, c'est que Léontine est ma payse....et ma fiancée.

—Eh bien, mon pauvre ami, déclara Mme Cardes, c'est une pleurésie. Léontine a commis certainement quelque grosse imprudence qu'elle ne veut pas avouer. Elle s'en relèvera, sans doute, mais il faudra qu'elle quitte Paris. La ville, d'ailleurs, avait déjà dû l'éprouver, assure le docteur.... Vous pourrez la voir, mon ami.... Nous l'aimons beaucoup et nous n'avons pas voulu qu'elle fût transportée à l'hôpital.

Mme Cardes conduisit le jeune homme auprès de la malade. Il la vit pâle, les yeux cernés, les joues creuses, avec de petites rougeurs aux pommettes.

—Elle souffre.

—Merci, Jean.

—Trois semaines après il l'accompagnait à la gare d'Austerlitz. Il faisait un froid sec plein d'ensoleillement et de cris.

Au pays, avec le bon air et le bon vin, Léontine se referait vite

—Nous nous marierons au printemps, dit elle. Tu sais, la robe que nous avons choisie boulevard de Sébastopol !

—Oui.

Ils s'embrassèrent. Et, le train parti, le petit facteur pleura.

...Les prochaines lettres apprirent à Jean Truffier. Léontine bien soignée par les vieux, fêtée par tous, se montrait contente. Le soleil était bon. Pour sa première promenade elle méditait d'aller au mas de Garic embrasser la mère de Jean. Elle devait aussi s'informer si on avait replanté la vigne et recuré le puits avant l'hiver. Jean envoya par le fils.

Tout un mois les lettres arrivèrent régulières, et pour ainsi dire mieux portantes. Puis, Léontine cessa d'écrire.

Le petit facteur, jovial naguère, qui remettait aux jeunes concierges les lettres avec un bon mot, devint chaque jour un peu plus triste.

On lui manda que Léontine, bien malade, voulait le voir.

Il obtint un congé, un bon de demi place et prit le train à la gare d'Austerlitz.

Par un soir pareil Léontine était partie. Il la revit à la portière, enveloppée dans son fichu gris qui donnait plus de douceur à ses yeux.

Et voici qu'elle se mourait au village....

...Cent fois il pesta contre le voiturier qui s'arrêtait à chaque bouchon, mettait ses chevaux au pas à la moindre côte et demandait, entre temps, des nouvelles de la politique ; parlait du boulanger Combouner, un homme de cœur qui ne se mettait jamais en grève lui !

Aux noyers tors et rigides comme des montures de fer, les corbeaux s'accrochaient, pareils à des fruits étranges, puis s'abattaient sur le givre des prés comme un drap noir.

V

Une chambre blanche au lait de chaux avec au dessus d'un bénitier de porcelaine, un crucifix de plâtre bronzé, des images reluisants dans des cadres de paille. Dans un angle, le lit et ses rideaux de cretonne semés de fleurs pâlies. Des bols sur la table de nuit. Une odeur d'infusions et de pharmacie.

Au chevet un jeune homme est assis : le frère de Léontine ? un parent ?

—C'est vous, Jean ? demande la malade.

Sa main se lève comme un oiseau blessé. Ses yeux sont au fond des orbites ; les lèvres semblent détendues, détriés.

Mariette se tient près du feu, le chapelet aux doigts et, par instants, soupire et ne sait pas où est Vernlot.

—Jean, vous êtes bon d'être venu, reprend la voix assouplie, détimbrée.

Il sait bien lui qui tente de sourire, que c'est fini, qu'elle s'en va emportant dans ses bras tant de souvenirs et tant d'espoirs qui eussent doré le chemin.

Le jeune homme qui est assis au chevet du lit, la tête dans les mains, sanglote ; un grand désespoir le courbe et l'écrase. On voit ses doigts maigres, ses tempes creuses, décharnées.

D'un geste douloureux, Jean s'étonne ; cette présence arrête les paroles qui veulent monter de son cœur.

Alors Léontine ouvre ses yeux, ses grands yeux, dans les yeux avec tendresse.

—Jean, dit elle de sa voix qui tousse, vous savez combien mon cœur était près du vôtre, par dessus moi si je vais vous faire de la peine.... mais il faut m'oublier.

Avant de vous connaître, j'ai aimé mon voisin Marcelin Buguet. On nous avait fiancés.... Un jour, pour me faire la vie plus belle, il m'a quittée ... puis son cœur a été trouble... cependant Marcelin m'aimait toujours. Il a été malheureux, Jean, il a beaucoup souffert ... Ne souffrez toutes les souffrances du corps et de l'âme.... Je vous aurais rendu heureux....

Quand je serai partie, poursuivit elle,—et le médecin vous a bien promis à vous aussi que je guérirai, j'épouserai Marcelin Buguet.... ce sera.... pour Pâques, n'est ce pas, Jean ?

—Vous écouterez votre cœur, Léontine, dit le facteur.

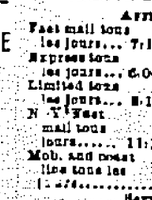
Il comprit bien que ce n'était point un charme du premier amour qu'elle cédait, mais à la pitié qu'elle éprouvait pour elle-même. Il reviendrait au village, celui là, pauvre, l'âme vide, le corps meurtri et plus jamais sans doute, quand cette chère voix serait morte, il n'entendrait de paroles d'espoir et de promesses d'amour.

Et c'est avec lui trois jours après, qu'il suivit le convoi.

A. LE HÉTRE.

CHEMINS DE FER

LA SEULE ROUTE AUX CHAMPS D'HUILE DE ST-TAMMANY;
—VIA—
"ROUTE OZONE"



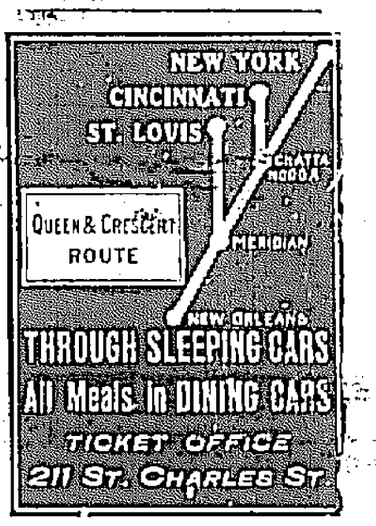
Excursion tous les Dimanches et Mercredis
$1.00
Pour Aller et Retour.

Excursions des Dimanches, quittant à 7:20 a. m., arrivant à 7:15 p. m.; Excursions des Mercredis, quittant à 7:20 a. m., arrivant à 6:10 p. m. Appel. Service quotidien quittant à 7:20 a. m., arrivant à 6:10 p. m.; quittant à 5:10 p. m., arrivant à 8:25 a. m. (fins d'semaines exceptés). Visitez les Champs d'Huile dans la Partie la plus Saine de St Tammany.
THE ORIGINAL OZONE BELT.
Billets en vente au Bureau des Billets en Ville, 6 rue Gravier, sous l'Hôtel St Charles, et au Dépôt de la rue Press.
Pour tous renseignements s'adresser à
G. B. AUBURTIN, C. F. & P. A.
Phone Main 4393.
27 sept—27

60 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. HANDBOOK on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

CHEMINS DE FER

S. S. MOMUS
Le Nouveau Vapeur de Passagers
—DE LA—
Southern Pacific Company
Atlantic S. S. Line
Entre la Nouvelle Orléans et la Havane
Quittant la Nouvelle Orléans tous les samedis à midi
BUREAU DES BILLETS EN VILLE
227 RUE ST-CHARLES
—MAISON MAIN 105
1er sept



LOUISVILLE & NASHVILLE
CHEMINS DE FER
LIGNES ET SUD
EXPRESS LIMITE QUOTIDIEN A 7:30 CHARS VESTIBULES DE PULLMAN
Pour Montgomery, Birmingham, Nashville, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.
DIRECTE SANS CHANGEMENT.

Arrivee	Depart
Fast mail tous les jours.... 7:15 a m	Fast mail tous les jours 8:15 p m
Express tous les jours... 6:00 p m	Express tous les jours.....7:00 a m
Limited tous les jours... 8:15 p m	Limited tous les jours.....8:35 a m
N. Y. Fast mail tous les jours..... 11:15 a m	N. Y. Fast mail tous les jours.....
Mob. and coast tous les jours.....	Mob. and coast tous les jours.....7:20 p m
Service de la Poste.	
Tous les jours excepté dim 8:50 a m	Tous les jours excepté dim 4:05 p m
Excursion dim 9:45 p m	Excursion dim 7:40 a m

Bureau pour la vente des billets, coin Charles et Common. Bureau de billets et de renseignements, 111 rue Carondelet. Notre service des cabinets Pullman entre la Nouvelle-Orléans et New-York ne fait aucun changement et nous donnons la plus grande attention à tous les points concernant le confort de nos passagers. Le prix de notre table est modéré et la cuisine irréprochable. Un chef restaurant y est attaché. Tous les trains sont servis en route. Nos 6 et 1 ont des chars dernier cri pour les passagers changement.
JOHN K. RIDDLEY, Dir. Gen. Agt.
O. L. STONE, G. P. A. Louisville Ky.
Imprimé en 81 ots

Les Chemins de fer du Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bulletin observé 3 AVRIL 1906	Arrivee Quotidienne
No 5	Express de Memphis	No 18
3:15 p. m.	Trains réguliers de Memphis, Texas, faisant des stations locales.	8:15 a. m.
No 22	Express de jour locale	No 21
7:00 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points inter médiaires.	3:35 p. m.
No 14		No 13
4:00 p. m.	Baton Rouge Accommin	9:45 a. m.
No 30		No 29
6:00 a. m.	Excursion dimanche	9:45 p. m.

BUREAU DES TICKETS
ST-CHARLES ET COMMON
JOHN A. SCOTT,
Assistant Gen. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL, D. P. A.,
Nouvelle Orléans.

Feuilleton
DE
L'Abeille de la N. O.
Commencé le 25 mai 1902
UN
Paradis Perdu.
PAR
Mme M. DUVIVIER.
VII
(Suite.)

C'est peut-être, d'ailleurs, parce que je ne l'attends pas assez humblement qu'il me fuit et me fuira toujours.

—Moins que toute autre vous avez le droit de désespérer, Marcelle. Vous êtes sur le chemin de la gloire, qui vous apportera la richesse, et l'amour vole sur les pas du succès !

—Gloire et richesse, je les attendrai peut-être ; l'amour, je ne crois pas, parce que je ne le comprends pas à demi. D'ailleurs, je ne suis pas libre, et c'est tout. Votre pour goûter pleinement l'amour. Hélas ! ce sentiment m'est à jamais fermé ! Je tâcherai de m'accomoder du reste.... s'il daigne venir !

Ce dont vous ne doutez pas une seconde, madame, quoi que veuille faire croire votre extrême modestie, persifla Georges Perreux, dont le regard aigu détaillait les jeux de physionomie de la belle créature. Vous êtes tellement trop intelligente pour ne pas vous rendre compte qu'ayant la beauté, la voix et — grâce au choix très justifié de Sarène — l'occasion, le monde est à vous... à moins que vous n'alliez volontairement contre quelque roc interdit où vous vous casseriez les ailes.

La future Théodora lança au docteur un regard dur et pénétrant comme un trait d'acier. Puis, avec un sourire exquis de grâce féline :

—Et.... peut-on savoir où réside ce.... roc inaccessible ? Ce serait service me rendre que de me signaler l'écueil avant que j'aie mis à la voile.

—Mon Dieu, madame, il n'est pas qu'un rocher dangereux à éviter, au cours de la traversée orageuse de la vie. C'est un pilote à connaître, ou à deviner lorsqu'ils se présentent, les dangers de la route.

—Vous m'effrayez ! Où trouverai-je le pilote expérimenté qui guidera mon frêle esquif ?.. Serait-ce vous ?

—Moi ! comment voudriez vous ? Je ne suis pas embarqué sur votre bateau !

—N'écoutez pas Georges, chère madame, intervint Sérène avec quelque impatience. Il est en même temps et le meilleur cœur et l'homme le plus taquin qui soit au monde !

—Et ! Mme Lirac, en relevant la tête d'un air provoquant, je ne déteste pas la petite guerre à la pointe de la langue !

—Moi, vous faire la guerre, madame ! Fit protesta Georges Perreux, quand je n'ai au contraire que des compliments admiratifs à vous adresser pour la très sage philosophie de votre programme ! Cordieu ! gloire et fortune, la part est assez belle sans que vous vouliez y ajouter tout de suite le "septième ciel" dont vous regrettiez tout à l'heure de ne pas avoir la clef en poche !

—Voyons, conseillez donc, monsieur, de vous tenir au rôle de cantatrice vestale, avec l'étiquette : " Regardez, mais ne touchez pas ! "

—Eh ! vous ne seriez pas la première ! Mais mon conseil n'est pas si cruel ; il ne tend qu'à vous engager, pour éviter tout naufrage, à serrer vos triomphes : ceux de la tragédienne lyrique d'abord, et, après, ceux de la femme, quand la femme, sa liberté reconquise, grâce au succès de la tragédienne et la majeur, rencontrera l'ami indépendant de toute chaîne avec qui elle pourra, honnêtement et sans remords, grimper au dit septième étage du Bleu. N'êtes-vous pas de mon avis ?

—Absolument. "Tout ou rien," telle sera, cher docteur, ma devise à l'avenir. Il me plaît de la tenir de vous et je vous promets de ne pas vous marchander ma reconnaissance, si elle me réussit.

Ces mots furent soulignés d'un éclair dans le regard qui ne fut que médiocrement du goût de l'officieux donneur d'avis ; et Jean lui ayant adressé, de son côté, un coup d'œil triomphal disant à quel point le musicien voyait, dans les alertes répliques de Marcelle, la confirmation des visées uniquement " artistiques " de la belle cantatrice, Georges Perreux haussa les épaules et se mit à faire une cour d'une fantaisie échevelée à.... Mlle Kiss, dont les coquetteries, les petits cris et les caresses semblaient lui dire :

—Doux ami de la maison, mes maîtres sont fous ; c'est toi qui es le grand sage.... avec moi, la dévouée Kiss, dont on ne trompe pas le sensible petit cœur de toutou !

Le repas s'acheva dans une gaieté d'autant plus générale et